

20
3882

ALBERT MOCKEL

La Flamme stérile



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII

AMERICAN BOOK CO.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY
UNIVERSITY OF CHICAGO
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL.

PLP013892

LA FLAMME STÉRILE

Ce poème a été tiré à 150 exemplaires
dont 50 sur papier de Hollande.

ALBERT MOCKEL

La Flamme stérile



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXIII

ALBERT WOODS

ALBERT WOODS

ALBERT WOODS

ALBERT WOODS

ALBERT WOODS

ALBERT WOODS

LUI

*Toi !.. c'est bien toi !
Toi, toujours désirée et longtemps attendue...
toi !*

ELLE

*Me voici, que tu n'espérais plus.
Me voici, palpitante, éperdue,
victorieuse enfin des vœux irrésolus
où notre âme inquiète hésite à se connaître,
et docile à ces forces de toute la terre
qui me portent, fervente et légère,
vers ton cri de surprise ingénue.*

*Que nos regards se prennent comme deux mains nues,
ami,
et que l'âme se donne à l'âme, et la pénètre,
et que naisse entre nous une haute clarté.
Tu m'as crue étrangère, esprit désenchanté...
Et moi, jusqu'en la plus tendre fleur de mon être,
jusqu'en mon plus secret émoi,
j'étais à toi.*

LUI

*Vivé-je un rêve ? ou si, dans ce jeu de ténèbres,
une illusion vient de naître ?*

*Sang de la vérité, comme d'une blessure
tu jaillis de mon cœur déchiré par la joie !
A tes pieds, mon amie, à genoux, laisse-moi
baiser tes mains si belles, si pures,*

*et sois remerciée en cette heure inouïe
 parmi les roses de l'amour épanouies.
 Mes plus fières ardeurs, je les sens qui affluent
 presque sans parole à mes lèvres,
 et se pressent sans fin pour fêter ta venue,
 comme des veines de la terre
 monte la sève, —
 et cette vie et cette ivresse de lumière
 quand la forêt s'éveille aux pas grandis de la lumière,
 et baise les pieds nus du printemps sur la terre.*

ELLE

Je t'aime.

*Oh délice de te le dire en un murmure,
 ce mot qui fait trembler ma voix,
 et qui émeut en ses entrailles la nature, —
 ce mot qui retentit jusqu'en l'âme du monde
 et me laisse à mon tour, tu le vois,
 à tes pieds, pantelante, blessée,
 faible sous la clarté soudaine qui m'inonde,
 appuyant sur mon front cette main caressée,
 et prête à défaillir d'une extase profonde
 où le songe déjà se conjugue à la mort.*

*Ah ! que ne puis-je enfin sur ce cœur noble et fort
 m'abandonner, vaincue et captive, sans crainte,
 m'évanouir en la douceur de ton étreinte,
 m'endormir comme dans la mort...*

LUI

*Je voudrais te vêtir de mes caresses... te tisser
 toute une robe de baisers.
 Tes mains, ma bien-aimée, et leur souple fraîcheur,
 se mêlent aux iris comme leurs blanches sœurs.
 Ta voix est claire autant qu'une source,*

*et quelle fontaine suave est ta bouche
où se grise un désir délirant de colombes !...
Toute la mer est dans tes yeux,
si limpides que sous leurs ondes
je me perds, étonné d'un abîme sans fond ;
et la courbe immense des cieux
où planent les secrets de Dieu
n'est pas plus pure que ton front.*

ELLE

*Vois qu'il est grave, mon sourire,
et quelle tristesse en ma joie !
Ah ! que le sort est lourd, dont le fardeau me ploie,
et que ma peine me déchire !*

*Non, ne caresse pas ainsi ma chevelure.
Ne cherche pas sur mes flancs, sur mon sein,
la langueur ; écarte tes mains
des nœuds de mes molles ceintures.
Je suis toute reclose, et tu ne verras pas
la défaillance de mes roses.
Cesse de presser mes genoux ;
et... oh ! je ne veux pas que tu dénoues
la tendre courbe de mes deux bras,
si doux en leur faible défense.
Mon bien-aimé, je t'en prie à genoux.*

*Pourtant... Quelle pitié, quelle pitié de ton amour,
et de cette rancœur immense
dont se creuse à ton front la révolte farouche,
et de ces doigts crispés ou lâches tour à tour,
et de ce pli qui tord amèrement ta bouche...
Ami, pourrais-tu croire à quelque jeu frivole ?
ou que, perfidement, ma cruauté s'enchanté
à décevoir un cœur qu'elle appelle et désolé ?*

*Regarde-moi : connais la vérité vivante
de mes yeux plongés dans tes yeux,
et frémis de toucher le fond de ma détresse.*

*Oh chant suave, oh chant noble et religieux
de l'amour déroulant ses hymnes de caresses !*

*Ah ! pourquoi mon sentier n'a-t-il croisé ta route
jadis, quand vierge et libre encore
je t'attendais, désir timide qui s'ignore,
de toute mon âme aux écoutes !
Fière et naïve, en tes mains aimées
j'aurais glissé ma main :
j'aurais été pareille à la gerbe de roses
qui s'offre au détour d'un jardin,
et toi, d'un geste franc qui décide et qui ose,
tu aurais emporté ta moisson parfumée.*

*Inutiles regrets du jour qui pouvait être
et qui n'est pas venu.
Hélas ! avant d'aimer, avant même de naître,
mon amour s'était méconnu,
et je suis la chose d'un maître.*

*Quels pleurs te conteraient l'adolescente enfant
encore de tout éblouie,
lorsqu'aux bras étrangers elle s'est réveillée,
et que toute sa chair fut un effroi tremblant,
et que toute la vie en elle ensoleillée
ne fut qu'une ombre évanouie ?
Qu'ai-je dit ?... Laisse-moi ! J'ai parlé par surprise.
Laisse-moi ! je mentais... (ah ! cet effort me brise !)
Il fut tendre ; je sais qu'il m'aime ; je le veux,
pour étrangler ma voix de ce collier d'aveux
ou te crier que je fus sienne, et qu'il m'a prise*

quand toute je me suis donnée...

Et maintenant, comment puis-je être pardonnée ?

*Oh honte de mon front de femme, que je penche
lentement jusqu'à tes genoux,
et révoltes de ma pudeur, et trouble étrange
qui fait se heurter mes genoux...*

*Où, détourne de moi tes yeux où la souffrance
vient de tracer un cercle noir.*

*Mais quel mal en ma chair me dit sa véhémence,
qui ne t'ai point gardé mon juvénile espoir !*

Ami, tout mon secret délice t'appartient.

Il n'est rien en mon cœur qui ne cherche le tien.

Suprême volupté, dérobons à la terre

le silence enchanté qui neige du mystère ;

*mais donne que mon sein ignore la morsure
du désir,*

*et ma lèvre, à jamais, la souillure
de mentir...*

et ces mains dans tes mains, qu'elles demeurent pures.

*Va ! gardons héroïque une foi dure et fière
qui dédie à nos fronts un baiser de lumière.*

L'Amour est cet élan de tout l'être exalté :

il meurt s'il ne peut croire en sa propre beauté.

LUI

*L'amour ne peut mentir : lui seul est vérité ;
c'est lui, l'héroïque lumière !*

Il est la force et la douceur,

et l'élan sacré des ferveurs

est la plus haute des prières.

*Tu m'écoutes, sans un geste,
rigide en ta volonté...*

*Mais ta voix a tremblé, mais ton regard atteste
un rêve frémissant que tu croyais dompté.*

*Quelle ligne ondulante se joue
de ton col à ce tendre abandon de l'épaule !
Elle est flexible comme le saule ;
elle épouse le sein, les bras qu'elle dénoue,
et tout ce corps palpitant et doux
est une innombrable caresse...*

*Ma bien-aimée, abandonne-toi !
Laisse flotter, laisse bondir ta chevelure ;
laisse-moi cacher sous tes boucles
mon souffle qui veut ton ivresse,
mes lèvres qui veulent tes lèvres...
J'irai chercher parmi la touffe de tes boucles
ton baiser comme une brûlure, —
et que les aveux de nos bouches
soient deux flammes qui se pénètrent.*

Ma bien-aimée, abandonne-toi !

ELLE

*Au nom de ma détresse, au nom de cet effroi
qui soulève mon sein, ami, épargne-moi !
J'aurais pour me défendre une force farouche, —
mais, ô mon bien-aimé, pourquoi,
si ma plainte t'émeut, si mon émoi te touche ?...*

LUI

*Oh ! glaciale déraison
qui te laisse raidie et comme détachée
de mes bras refermés sur une illusion !*

Roses, roses d'amour, nuptiale jonchée

que mes doigts avaient effeuillée...
Ivre vin de jeunesse et de joie que ma bouche
aspirait, quand l'amour en a brisé la coupe !
Tu viens, m'offrant les fruits pourpres d'une corbeille
lourde des voluptés que mûrit le soleil, —
et ton geste m'arrache leur pulpe vermeille !
Tu me montres la mer sans fin, l'azur vivant
des vagues, les grands mâts inclinés sous le vent
et l'horizon berçant de mobiles mirages :
palmes, coraux, récifs roses des flots riants.
Dans la rade, les hauts navires appareillent
vers les Thulés, les îles d'or, les orient...
et je reste sur le rivage.

Oh révoltes de mon espoir ! oh sourdes rages !
et cette rancœur comme un flux qui se gonfle
en mon cœur, et se dresse et retombe,
et rejaillit comme l'écume sur le sable...
Haine de cet humain mensonge,
haine de ces liens tortueux qui entravent
la libre vérité de vie, et cet instinct
qui veut, et cette impétueuse force,
qui bondit et qui frappe le sol,
superbe comme un étalon dans sa force —
et plus pure que les prémices du matin !

J'étais las ; j'étais seul ; amèrement fermé
à cette extase d'être aimé.
Mais j'espérais, élyséenne, ta venue,
sourire d'or, grand vol vermeil, grâce ingénue,
ô rayonnant visage de l'Amour
penché sur ma misère nue.
Et te voici. Tu m'as parlé. Tu me dévoiles
un front harmonieux comme l'âme du jour...
Mais déjà l'ombre règne, et le chœur des étoiles
chante l'extase enfuie et la clarté perdue.

ELLE

*Elle est venue, ami, riche de sa tendresse,
la toujours espérée et longtemps attendue.
Ah ! que je voudrais dans tes bras
reposer ma tête si lourde, et ce corps las,
et toute cette angoisse affreuse qui me presse :
appuyer sur ton sein ma joue, et parler bas,
et qu'enfin le silence éclore en ta caresse...
Je ne peux pas. Je ne peux pas.
Un autre m'a menée, et je reste incertaine
au seuil de la souffrance où butteraient ses pas.*

LUI

Il souffrirait ? Qu'importe qu'il souffre ! je t'aime.

ELLE

*Ce bouquet de clartés, comme il se fanerait !
Quelle joie peut fleurir, dont la racine plonge
dans la glaise de la douleur ?*

LUI

*Vœux de la femme : voile à tous vents qui se gonfle..
Il me faut donc vous fuir, (un homme souffrirait !)
ivresse, enchantements divins, douces ardeurs...
Espoir au vol doré, léger comme l'abeille,
charmes adolescents du matin qui s'éveille,
un fantôme sans chair vous a sacrifiés.
Et le baiser de vie au baiser de mensonge
s'immole, et le stérile aveuglement triomphe
de toute ta splendeur, amour humilié !*

Souffrir... Mais qui ne souffre ? et pour quelle pitié ?

ELLE

Il est faible. Il est triste ; et son unique asile,

*son havre unique de bonheur,
est l'illusion de ce cœur
hélas ! que je connais si tendrement fragile...*

LUI

*Et cet élan sacré du sang et de la chair,
appel des dieux, transports mouvants comme la mer,
pour quel don chimérique et pour quelle folie
faut-il donc que je les oublie !*

ELLE

*Cruauté du désir, quels sanglots te désarment ?...
Tout mon être le sent, tout mon être le crie,
l'amour ment à l'Amour s'il se nourrit de larmes.*

LUI

*Ton doute le blasphème en sa divinité.
L'Amour, verbe de vie, unique vérité,
n'a d'autre loi que sa beauté.*

ELLE

*Mais cette vérité sublime de l'Amour,
c'est de semer, par gerbes d'or épanouies,
des miracles de fleurs sur les routes humaines ;
c'est d'ouvrir les parvis retentissants du jour
à notre surprise éblouie ;
c'est de laver le sel des larmes, quand la haine
étonne la candeur d'un regard virginal.*

LUI

*Il est le prisme pur qui garde en son cristal
une illusion créatrice.*

ELLE

Le don d'amour est un souriant sacrifice.

*Son hymne est un chant de ferveur.
Il se nie à l'instant où le cri de douleur
éteint la voix révélatrice.*

*Je suis le seul joyau dans la maison du pauvre,
la rose où le regard d'un malade se pose, —
et tu voudrais... Ami, t'ai-je en vain supplié ?
J'aurais pitié de toi, si tu n'avais pitié.*

LUI

*Si je n'avais pitié...
Par quel pouvoir étrange
ces mots éveillent-ils en mon cœur je ne sais
quelle langueur en deuil, et quels bois de cyprès
où tomberaient des larmes d'ange ?*

*Mais tu pleures, ma bien-aimée... ah ! je voudrais
tarir de mes baisers cette amère rosée,
et dans mes humbles bras d'amant
bercer, bercer, longuement, savamment,
comme une mère son enfant,
cette grâce si faible et cette âme brisée.
Oui, j'ai compris ; moi seul, ici, je trahirais
l'Amour avec sa sœur céleste, la Pitié.
Ton cœur trop généreux serait crucifié ;
tu pleureras encore, et celui qui te tient
saurait quelles fureurs percent la chair jalouse.
Tu souffrirais... Va donc ; baisse ton front d'épouse.
Va ! ne me parle plus d'aimer ; ne me dis rien ;
mais laisse-moi pleurer l'extase évanouie.*

*Joie ! surhumaine joie, te voici donc enfuie !
Noble songe au visage d'or,
tu te dissipas en fumée...
Toi qui m'as enrichi d'un décevant trésor,*

*ne me crains plus, ma bien-aimée :
la volonté grandit des forces qu'elle dompte.
Mais l'Amour est l'émule irrité de la Mort
quand son mystérieux élan vers la beauté,
consumant sa ferveur aride,
est ce vol fulgurant d'une flamme qui monte
et se dévore en sa clarté
dans le rayonnement du vide.*

*Que la flamme exalte ses feux !
L'orgueil des murs impérieux,
au souffle igné qui les calcine
s'ouvre à l'immensité des cieux :
je sais des palais en ruines
qu'habite le soleil de Dieu.*

*Ainsi, dans mon cœur dévasté,
le don prodigieux que tu m'as apporté
retentit comme éclate l'éclair !
et j'écoute le cri de ma chair
répondre à la flamme sublime.
Lève les yeux : la force, en mon mal désolé,
se roidit ; mais je suis comme un chêne ébranlé
par la foudre qui l'illumine.*

*Laisse-moi seul, ma bien-aimée ; éloigne-toi.
Va ! préserve en ton sein la splendeur qui te brûle,
et je contemplerai s'évanouir en moi
ton message embrasé, pareil au crépuscule
dont la pourpre s'épuise et se fond dans la nuit.
Va ! tout bonheur est mort et tout espoir détruit.*

ELLE

*Frère tout est divin. J'attends ; j'espère encore.
Ce que l'âme a lié jamais ne se délie :*

*l'Amour éveille, après les neiges de la Mort,
un printemps qu'il fleurit de sa grâce ravie ;
pour un destin futur, je suis ta Fiancée.
La terre nous verra, les mains entrelacées,
gravir les cimes d'or d'une nouvelle vie.*

*Mais viens ici, mon bien-aimé, chair de ma chair.
Sur ton front douloureux où pèse la pensée,
reçois de ton amante un unique baiser.
Je le donne parmi mes larmes, triste et fière,
et jamais sur ce front ne pourra s'épuiser
la caresse idéale où je fus tout entière.
Adieu !*

LUI

*Laisse mes lèvres sur la fraîcheur de tes mains
se poser comme un vol adorant de colombes.
Tu t'effaces, clarté qui dorais mon chemin.
Aurore qui naissais, tu pâlis et succombes
sans avoir accompli ton frémissant mystère.
Hélas ! sans toi, toute la terre
n'est plus que solitude, amertume et silence.*

ELLE

*Frère, notre destin héroïque commence.
Tu ne seras point seul. Ta sœur, ta fiancée
laissera près de toi sa tendresse blessée
et son mirage sans mensonge.
Je renaîtrai nouvelle en la nuit constellée
de cette ombre où je me replonge.
Adieu ! je t'ai donné mon âme irrévélée ;
adieu ! tu me verras plus belle dans tes songes.*





